

Robert Georges Victor Venet naquit le 12 février 1917 à Paris, dans le 6^{ème} arrondissement. Son père, Charles Venet, veuf de Marthe Lafontaine, avait épousé à Paris en 1910 Aimée Pertet. Il travaillait dans l'industrie alimentaire, chez Félix Potin, d'abord Paris puis à Versailles. Mobilisé pour la guerre, Monsieur Venet est gazé sur le front et il mourra des suites de cette intoxication en 1921, laissant 7 enfants, 2 fils et 5 filles. Robert sera adopté par la Nation le 29 septembre 1926.

Il fut baptisé le 27 juillet 1919 dans l'église Saint Aignan de Gambais (78) après que son père eut été démobilisé, et c'est dans cette commune qu'il passa son enfance. En octobre 1928 il entre au petit séminaire de Grandchamp, à Versailles, et il y poursuit ses études secondaires jusqu'en avril 1932. Puis il commence à travailler à Versailles, au Comptoir national d'escompte.

Il n'y reste qu'un an car, en mars 1933, il est « recruté par le P. Thibaud en mars 1933 » [Jean Thibaud, mep (1890-1945), ancien missionnaire en Thaïlande et au Laos, qui l'envoie faire « un an et demi de rattrapage » au séminaire de Saint Jean par Changis, dans le diocèse de Meaux.

Le 11 février 1935, la veille de son 18^{ème} anniversaire, il écrit à Mgr de Guébriant, supérieur général des Missions Etrangères, sa demande d'admission au grand séminaire de Bièvres. Mgr de Guébriant y consent le 22 février et Robert Venet entre à Bièvres en septembre 1935.

Sa formation est interrompue trois ans plus tard, par le service militaire, qu'il accomplit à partir de l'été 1938 au 17^{ème} bataillon de chasseurs à pied, stationné à Rambervillers (88), puis par la guerre, qu'il fait dans un autre régiment de Lorraine, dépendant de la 2^{ème} brigade de chars de combat. Son char est détruit par l'aviation allemande, il a la chance d'en réchapper.

Après l'armistice, début octobre 1940, Robert Venet reprend sa formation au sacerdoce, rue du Bac. Tombé malade en 1942, il se retire chez sa mère à Gambais, laquelle décède d'un cancer en mars 1942. En septembre 1942, l'aspirant Robert Venet retourne rue du Bac. Il est ordonné diacre le 18 décembre 1943, puis prêtre le 3 juin 1944. Il a alors 27 ans. Dans sa lettre de demande de l'ordination presbytérale, datée du 18 avril 1944, il se dit « ne désirant qu'une chose, réaliser pleinement la volonté de Dieu sur moi, en lui consacrant ma vie dans la splendide vocation qu'il m'a donnée, à la suite de tous nos aînés ».

Il apprend le jour de son ordination presbytérale qu'il est destiné à Phnom-Penh, mais ne pouvant s'y rendre en raison de la guerre, il commence son ministère de prêtre à Bourges (18), comme vicaire de la paroisse Sainte Barbe, du 15 juillet 1944 au 25 décembre 1945. Il est agrégé définitivement à la Société des Missions Etrangères le 15 septembre 1944.

Fin 1945, la paix est revenue depuis plus de 6 mois, mais les liaisons maritimes civiles avec l'Extrême-Orient n'ont pas encore été rétablies. Les supérieurs des Missions Etrangères sont affrontés à cette difficulté : des dizaines de jeunes confrères sont prêts à partir pour l'Asie (l'année 1946 verra le 1^{er} départ en mission de 100 missionnaires mep, un record absolu dû au rattrapage des envois interrompus par la guerre), or les moyens de transport font défaut. Ils

trouvent la solution pour les jeunes destinés à l'Indochine redevenue « française » après le retrait des troupes japonaises : en s'engageant comme aumôniers dans l'armée des Territoires Français d'Extrême-Orient, ils seront acheminés rapidement sur place et ils pourront se rendre dans leur mission au terme de leur engagement, déjà familiarisés avec cette région du monde.

C'est ainsi que le P. Robert Venet, comme 37 autres jeunes confrères à la même époque, dont ses amis le futur Mgr Pierre Urkia (1918-2011) et le P. Louis Eynard (1918-1999), se rend en Indochine comme aumônier militaire avec le corps expéditionnaire français. Il s'engage le 28 décembre 1945, avec le grade d'adjudant-aumônier, pour 3 ans, et il est affecté au Vietnam. Il profite d'une permission pour aller à Phnom-Penh, le 30 avril 1946. Il a la joie d'y être inscrit le jour même comme missionnaire par le vicaire apostolique, Mgr Jean-Baptiste Chabalier, mep (1887-1955), et il y reste une semaine.

L'aumônier militaire Venet, jeune ancien combattant du second conflit mondial, n'est pas à l'aise dans la guerre coloniale à laquelle il est mêlé. Dégoûté par la violence dont il est témoin, il critique les autorités militaires françaises, si bien que lorsqu'il demande à être libéré de manière anticipée, celles-ci sont bien aises de le voir quitter les rangs du corps expéditionnaire.

Le 30 avril 1947 le P. Robert Venet, après presque une année et demie de séjour au Vietnam, est démobilisé à Saïgon, d'où il se rend à Phnom-Penh. Il est enfin disponible pour la mission et il a juste 30 ans. Comme à tous ses nouveaux missionnaires, Mgr Chabalier, vicaire apostolique de Phnom-Penh depuis 1937, lui demande de commencer à apprendre le vietnamien, qui est la langue de la quasi-totalité des catholiques du pays. Mais le P. Venet refuse mordicus, en disant : « On m'a envoyé au Cambodge, Monseigneur, c'est pour m'occuper des Cambodgiens. Permettez-moi d'apprendre leur langue ».

Le 15 mai 1947 Mgr Chabalier, déçu, l'envoie remplacer le P. Prosper Halloux (1881-1956) à l'église du Sacré-Cœur, à la paroisse française de Phnom-Penh, puis le P. Joseph Machon (1908-1966), à l'église cambodgienne de l'Immaculée Conception, du 3 février 1948 au 3 février 1949. Il y commence l'étude du cambodgien. Au retour de France du P. Machon, l'évêque l'envoie à contrecœur à Kompong Kô, dans la province de Kompong Thom, située au centre du Cambodge. Il en sera le curé 26 ans, du 5 février 1949 au 5 avril 1975. Il s'occupera aussi de tous les chrétiens de la province de Khompong Thom, dont beaucoup étaient vietnamiens, mais parlaient bien le cambodgien. En 1970, ils étaient plus de 2000 chrétiens vietnamiens et environ 850 chrétiens khmers.

Kompong Kô était le village cambodgien fondé par le P. Pierre Guesdon (1885-1957), alors curé de Kalmek, avant d'être mobilisé, de 1915 à 1919. Il avait installé en ce lieu 5 familles khmères. Il développa ce poste dans les années 1920, qui allait donner naissance à la première paroisse khmère, car en 1935 le village était devenu chrétien.

Mais lorsque le P. Venet arrive à Kompong Kô, il n'y avait plus de prêtre résidant depuis plusieurs années. Le presbytère était occupé par une famille. Le toit de la sacristie était en partie effondré. Avec quelques chrétiens, le Père Venet le relève et s'y installe. Puis il apprend le khmer sur les bancs de l'école, au dernier rang des classes d'enfants. Peu à peu, la

communauté grandit autour de son nouveau pasteur.

Ce dernier achète des terres et organise le travail entre les familles. La surface des terres de la paroisse comptera jusqu'à 250 hectares et le Père fait venir du matériel, notamment quelques tracteurs. Il fera également lever deux digues dont l'une est aujourd'hui encore visible – mais hors d'usage – tandis que l'autre a disparu. Une communauté de religieuses éducatrices vient le seconder. De curé, il devient en quelque sorte chef de village, s'occupant d'améliorer travail, santé et éducation des villageois.

Les années qui précèdent l'indépendance du pays, obtenue le 9 novembre 1953, sont troublées par des mouvements de guérilla qui agissent dans la région (Khmers Issarak). Le Père Venet organise des tours de garde entre les hommes du village et passe de poste en poste, la nuit, pour entretenir le moral et veiller à ce que personne ne s'endorme. Pour tenir durant ces veilles, notre confrère s'appuie sur le café, dont il absorbe de telles quantités qu'il faut bientôt l'envoyer en France pour soigner sa dépendance à la caféine. Les médecins décident alors de le plonger dans un coma artificiel et, après une cure de repos, il peut repartir à Kompong Kô. Cependant, les médecins lui interdisent catégoriquement le café et l'alcool.

Entre l'indépendance du Cambodge (1953) et l'extension de la guerre du Vietnam sur le territoire cambodgien (1969), la paroisse de Kompong Kô connaît une période de calme propice à un développement progressif. Durant ces années, une nouvelle église en béton est bâtie ; un vaste étang est creusé, qui permet la pisciculture ; une nouvelle maison pour les religieuses sort de terre. Le P. Venet travaille avec sa vigueur habituelle au bien de sa communauté et des succursales dont il a la charge. Il garde de ces années une longue cicatrice à l'oreille, mémoire d'un coup de coutelas reçu de cambrioleurs qu'il surprit un soir en rentrant au presbytère. L'ayant frappé à la tête, ceux-ci poursuivirent leur besogne, laissant le Père pour mort. Par chance, celui-ci ne l'était pas, il put s'enfuir et se cacher dans une meule de foin.

En juin 1970, les soldats Nord-vietnamiens investissent le village et emmènent avec eux dans la forêt le Père Venet et M. Thong, son homme de confiance, un Vietnamien époux d'une khmère, Mme Savoëun. Après interrogatoire des deux détenus et dix jours en forêt, les soldats les ramènent au village et essaient de rassembler les griefs des habitants contre cet « impérialiste » arrêté à Kompong Kô. A leur surprise, ceux-ci n'en ont aucun, bien au contraire ! Les soldats vietnamiens décident alors de rassembler tout le village dans l'église et annoncent qu'ils vont faire le procès du Père. A cette nouvelle, les habitants déclarent : « Si vous faites cela, nous prenons les armes contre vous ! ». Finalement, en échange de la liste des noms de dix pères de famille, qui apposent leurs empreintes au document, les communistes libèrent le P. Venet et le catéchiste, en promettant des représailles en cas de disparition des ex-prisonniers.

En 1971, les Khmers Rouges gagnent du terrain et les territoires encore contrôlés par l'armée gouvernementale du maréchal Lon Nol se réduisent comme un peu de chagrin. La plupart des habitants de Kompong Kô se sont réfugiés ailleurs, mais le P. Venet s'obstine à rester dans sa mission. Mgr Ramousse réussit à l'en exfiltrer avec le concours du général Fernandez, catholique, Chef d'Etat Major. Celui-ci envoie une vedette de la marine

gouvernementale, elle remonte la rivière Sèn, au bord de laquelle est situé Kompong Kô. Les militaires débarquent et ils organisent une petite mise en scène qui leur permet d'emmener le P. Venet, ils le conduisent à Phnom Penh au siège de l'Amirauté, sous prétexte de se renseigner sur la situation à Kompong Kô.

Le P. Venet reste dans la capitale cambodgienne, où il se dévoue au service des réfugiés de cette région qui l'y ont précédé. Il y passe quelques années, d'abord au séminaire puis à Phsar Tauch à partir de 1973. En 1974, il repart à Kompong Kô pour assurer, avec son fidèle Thong, la distribution d'un secours alimentaire aux 40.000 réfugiés qui ont afflué dans la province de Kompong Thom pour fuir les Khmers Rouges.

L'avancée des Khmers Rouges le contraint à se rendre à Phnom Penh le 5 avril 1975 juste avant la prise de la ville et l'expulsion de sa population.

Du 5 au 17 avril, le P. Venet est à l'évêché avec les autres Pères mep, puis, comme tous les Français et autres étrangers, ils reçoivent l'ordre de se regrouper à l'ambassade de France. Ils y resteront 12 jours pour la plupart. Avant de se rendre à l'ambassade, le 18 avril, le P. Venet fait visiter la ville à un groupe de soldats khmers rouges, puis de retour à l'évêché, avant de partir se réfugier à l'ambassade de France, emporte dans sa voiture deux caisses de whisky, qui permettront à plusieurs de se remonter le moral.

Le 30 avril 1975 le P. Venet et tous les confrères mep sauf le P. François Ponchaud, parti 5 jours plus tard, sont expulsés par les Khmers Rouges. Ils sont emmenés en voiture jusque Poïpet, à la frontière thaïlandaise. Le 13 mai, le P. Venet s'envole de Bangkok pour Paris, en compagnie de Mgr Yves Ramousse et du P. Jean Ahadoberry (1931-1996).

Il est alors âgé de 58 ans, et il envisage plusieurs ministères, dont un départ pour l'Indonésie, mais il tient par-dessus tout à se dévouer pour le Cambodge, où il a passé 28 ans. Le 18 juillet 1975, il demande à repartir en Asie, afin de rencontrer les réfugiés dans les camps. Les supérieurs de Paris l'envoient le 5 septembre 1975 prendre des nouvelles du Cambodge à la frontière khméro-thaïlandaise, il y reste seul pendant 2 années, collecte de nombreux témoignages et en fait part notamment au P. Ponchaud, qui le rejoindra souvent.

En juin 1979, l'armée thaïlandaise renvoie près de 30.000 réfugiés au Cambodge par la passe de Préah Vihéar. Avec le Dr Roy, Canadien qui travaillait avec lui, il en aurait sauvé 1.700 d'une mort certaine, mais il n'a jamais accepté de nous dire comment. Sans doute pour cette raison, des militaires thaïlandais ont tenté de le faire disparaître en lui offrant du café empoisonné. Mais comme le père ne buvait pas de café, c'est le médecin qui a bu le poison. Grâce à ses compétences médicales, ce dernier a réussi à échapper à la mort.

Le P. Venet était très connu pour ses excès de vitesse sur la route. Pour éviter la police, entre Bangkok et Aranyaprathet, il partait à 3 heures du matin. Cela lui a valu d'écraser 24 chiens, mais aussi de se faire arrêter très souvent par la police. Dans ce cas, il devenait muet. Les officiers thaïlandais, lassés d'interroger un homme dont ils ignoraient le niveau mental, le laissaient partir.

Jusqu'en 1990, le P. Venet œuvre infatigablement pour les réfugiés dans cette région frontalière. Il organise en particulier, à la demande du Comité International de la Croix-Rouge

et avec d'autres personnes, un service de distribution du courrier (et d'argent). En reconnaissance pour cette quinzaine d'années de service, le roi Norodom Sihanouk nommera Robert Venet commandeur de l'ordre royal du Sahamétrei le 8 juin 2000 (la plus haute distinction cambodgienne accordée aux étrangers).

En 1990, le P. Venet rentre en France, puis, en février 1991, il a la joie de pouvoir retourner au Cambodge. Il a alors 74 ans. Mgr Ramousse, redevenu vicaire apostolique de Phnom-Penh, lui confie la charge pastorale des chrétiens de Kompong Som (Sihanoukville), et il lui confie en outre, en 1996, les chrétiens de la province de Koh Kong.

En 2003, le P. Venet, âgé de 86 ans, s'installe à Phnom-Penh, où il tient la maison d'accueil du nouveau groupe missionnaire du Cambodge, en compagnie du P. Rogatien Rondineau, revenu au Cambodge pour y achever la rédaction de son dictionnaire khmer-français.

Sa santé se dégradant sérieusement, le P. Venet rentre définitivement en France en mai 2009, toujours en compagnie du P. Rondineau, et tous deux sont accueillis à la maison mep de Lauris. C'est là qu'il s'éteint paisiblement le 17 janvier 2013.

Un confrère dépeint ainsi le P. Robert Venet : « travailleur infatigable, générosité sans borne, à nulle autre pareille, amour profond pour les gens, une vraie figure du missionnaire des anciens temps : dévoué, baroudeur, mais peu versé dans la formation catéchétique des chrétiens, bourru au cœur d'or. « Pour tenir le choc, il faut savoir pleurer », m'a-t-il dit. »